
Les archives privées, quand elles sont mises à la disposition de chercheurs, peuvent se révéler précieuses pour éclairer certains événements. L'une de nos adhérentes, Mme L. Farjon-Fayard, que nous remercions vivement, a bien voulu nous confier le manuscrit laissé par son arrière grand-père, sergent dans l'infanterie de marine, témoin, il y a 130 ans, de l'insurrection kanak en Nouvelle-Calédonie. À partir de ce manuscrit inédit, Alain Saussol, géographe, universitaire spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, nous propose un article très fouillé et montre que les informations contenues dans ce récit apportent un éclairage nouveau et permettent de préciser la chronologie des faits relatifs au premier jour d'insurrection.

Un témoignage ardéchois sur l'insurrection Kanak de 1878 en Nouvelle-Calédonie : les notes inédites du caporal Dubois

Alain SAUSSOL

La France avait officiellement pris possession de la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre 1853 avec la vague intention d'en faire, à l'instar de l'Australie, une colonie pénitentiaire. Après une décennie d'incertitude, ce fut chose faite en septembre 1863. L'année suivante le premier convoi de forçats débarquait sur l'île Nou, en face de Nouméa (alors nommé Port de France).

Avec l'installation de l'administration pénitentiaire, transférée de Guyane, l'argent afflue dans l'île. Nouméa s'urbanise et entreprend de grands travaux grâce à la main-d'œuvre pénale. Le commerce s'y développe. Le bagne aux milliers de rationnaires représente un marché providentiel pour les éleveurs dont le nombre explose. Avant le nickel, l'élevage extensif devient la première spéculation calédonienne. Pour soutenir son expansion, tout en se créant des ressources financières, l'administration locale brade les terres en quantité. En quelques années le cheptel augmente rapidement, les forêts claires du sud-ouest de l'île sont accaparées par un front pionnier qui remonte vers le nord. Ainsi se constituent, entre les mains de l'oligarchie coloniale, de grands domaines de plusieurs centaines à plusieurs milliers d'hectares, les "stations", sur lesquelles on lâche un bétail en liberté appelé à croître et à se multiplier.

La délimitation de ces "stations", des camps de forçats et des pénitenciers flanqués des lotissements de la petite colonisation pénale, s'effectue au détriment des espaces antérieurement occupés par les Kanaks. Ceux-ci, refoulés, sont bientôt cantonnés dans les périmètres restreints des nouvelles "réserves indigènes", présumées inviolables, que l'administration leur octroie pour éviter leur dépossession totale.

A ce problème de terres s'ajoutent les dégâts du bétail. Les stations, très extensives, ne sont jamais encloses. Le bétail s'en échappe facilement pour aller paître ou s'abreuver sur les espaces voisins, surtout en saison sèche.

C'est dans ce contexte qu'à la charnière des années 1877 et 1878, sévit une intense sécheresse imputable, comme on le sait aujourd'hui, au phénomène El Niño. Le bétail en expansion et affamé pénètre dans les réserves indigènes et envahit les jardins vivriers des Kanaks, maintenus verdoyants par l'irrigation permanente, anéantit les récoltes, piétine et détruit les aménagements. Quand les Mélanésiens menacés de pénurie alimentaire s'en plaignent aux gendarmes, ceux-ci leur disent de "se porter partie civile", paroles que les Kanaks ne comprennent pas. Aucune suite n'est donnée. Les

gérants des stations ne sont pas sanctionnés. Si on y ajoute les recrutements abusifs de main-d'œuvre, les retards dans les paiements, diverses brimades, vexations ou violations de tabous comme les vols de crânes dans les cimetières, on situe le contexte dans lequel éclate la grande insurrection.

L'INSURRECTION KANAK

Celle-ci, loin d'être improvisée, a été précédée de longues négociations et d'alliances entre chefferies. On a

massacre de gendarmes et de colons. Parmi les chefs qui la conduisent, les Européens accordent une place éminente à Ataï, issu d'un clan guerrier de la vallée de la Fonwhary. Ils voient en lui le chef suprême de l'insurrection autour de La Foa.

Le lendemain 26 juin, alors que les incendies de stations se poursuivent à La Foa, c'est au tour de la région de Bouloupari de s'enflammer avec l'attaque du poste et des éleveurs isolés dans les savanes boisées des alentours. Nouveau massacre de gendarmes, de forçats et

de colons sans que soient épargnés les femmes et les enfants. Les troubles s'étendent dans la vallée de Thio jusqu'aux approches de ce centre minier, évacué en catastrophe par les Européens.

Partout la colonisation ploie sous le choc. Le terrain est abandonné aux insurgés qui continuent de piller et d'incendier les habitations.

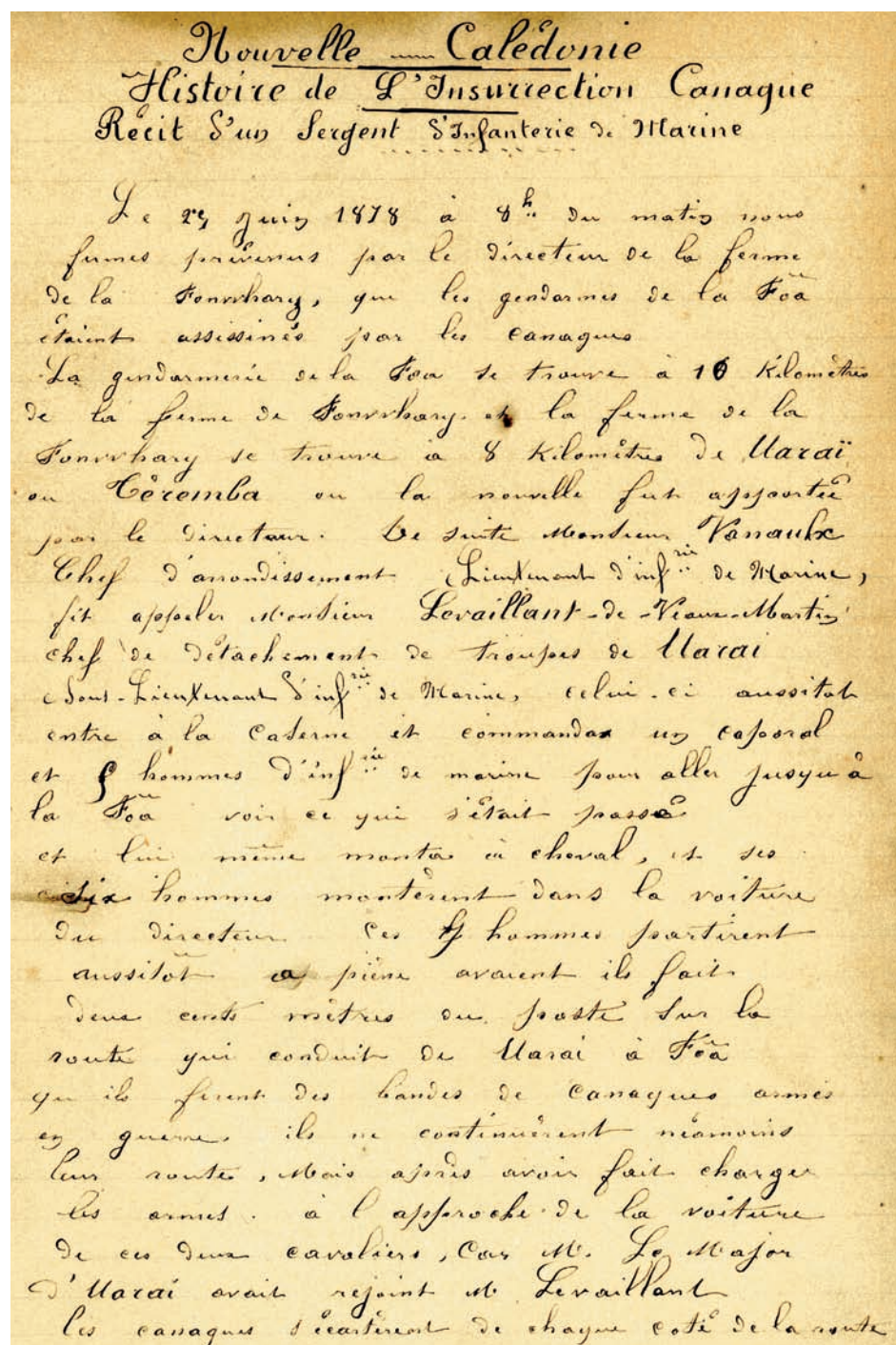
A Bouloupari, le pays est entièrement évacué. Les rescapés, réfugiés au bord de mer, sont embarqués pour Nouméa. A La Foa les survivants sont regroupés au poste de Téremba, tenu par une garnison, où la défense peut s'organiser.

A Nouméa, qui craint une attaque, la population s'affole aux nouvelles alarmantes venues de la brousse. On tend un cordon protecteur en travers de la presqu'île et, par précaution, on interne tous les Kanaks employés en ville.

En brousse, la situation sera sauvée par le retournement des Canala, puissante chefferie de la côte est qui avait probablement participé au complot préparatoire. Grâce au renfort de ces "alliés" et aux troupes dépêchées en urgence de Nouméa, les premières repré-sailles s'engagent dans la région de La Foa, desserrant l'étau autour de Téremba.

Bouloupari, puis Thio, sont réoccupés les jours suivants. Partout les colonnes d'infanterie de marine parfois flanquées d'auxiliaires kanaks, entreprennent des expéditions punitives, brûlant les villages désertés, saccageant leurs cultures, espérant

affamer des rebelles insaisissables et obtenir ainsi leur reddition. Commence une longue traque, jalonnée par la création de postes militaires quadrillant le pays rebelle, qui va se poursuivre près d'un an, repoussant les insurgés, décimés, de plus en plus affaiblis, dans leurs derniers réduits de la chaîne centrale, des mangroves côtières ou des brousses lointaines.



des raisons de penser qu'en pirogue ou par les sentiers de montagne, depuis plusieurs mois, les messages de guerre circulaient entre Bourail, Canala, La Foa et la Baie de Saint-Vincent sinon au-delà.

La révolte éclate, sans doute prématurément, à l'aube du 25 juin 1878 dans le pays de La Foa. Elle débute par un

Deux phases jalonnent cette guerre, cantonnée jusqu'à la mi-septembre au périmètre compris entre Moindou, Tomo, Thio et Canala.

Au début, les rebelles s'y défendent avec détermination. Dès les premiers jours (3 juillet) ils parviennent à tuer dans une embuscade le colonel Gally-Passebosc, commandant en chef des troupes de Nouvelle-Calédonie. Le soir du 24 août ils attaquent en nombre le nouveau fortin que l'autorité militaire vient d'édifier à La Foa mais sont repoussés par le tir des chassepots. Cet échec marque le début de leur essoufflement dans la région de La Foa. Le découragement, la faim, l'épuisement commencent à faire sentir leurs effets. Les grosses bandes éclatent en petits groupes. L'offensive revient désormais aux colonnes d'infanterie et à leurs auxiliaires kanaks. Sur renseignement, le commandement parvient à localiser le secteur où se cache Ataï et, à l'aube du 1er septembre, monte une



opération dans la vallée du Fonimoulou pour le cerner. Le chef rebelle, surpris à son campement, est tué par un Canala et sa tête triomphalement ramenée au poste de La Foa. C'est un coup dur porté au moral des rebelles. A Nouméa on croit toucher à la fin de l'insurrection. Mais dix jours plus tard celle-ci s'étend dans le nord, à Poya où des colons sont massacrés (11 septembre) puis à Bourail (22 septembre) où le mois d'octobre s'avère chaud.

Une deuxième guerre s'engage. La zone insurgée s'étend désormais sans discontinuité sur une bonne moitié du versant ouest, de la rivière Ouenghi à la haute région de Koné. Le gros des troupes doit être transféré

de La Foa et de Bouloupari, où la rébellion a faibli, vers les nouveaux foyers de Bourail à Koné. Mêmes colonnes mobiles qu'au sud, mais plus aguerries, même tactique fondée sur les destructions de villages et de jardins vivriers et sur la traque permanente. Pour la mener avec efficacité, on recourt à de nouveaux alliés Kanaks, notamment Houaïlou, qui joueront ici un rôle semblable à celui des Canala au sud.

Au début de 1879, les premières redditions interviendront dans le sud, mais les opérations de ratissage se poursuivront jusqu'en avril. Ce n'est qu'en juin 1879, un an après les premiers massacres, que l'état de siège pourra être définitivement levé. Quelque deux cents européens et, estime-t-on, un millier de Kanaks auront été tués.

Tel est le schéma général de cette insurrection qui a profondément marqué l'histoire coloniale en Nouvelle-Calédonie et dont le caporal Stanislas Dubois fut un témoin direct.

STANISLAS DUBOIS

D'origine vivaroise, Ardéchois et protestant, Stanislas Dubois a 24 ans en 1878. Il est né au Creusot le 11 avril 1854, six mois après la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. Son père, issu d'une famille nombreuse paysanne des environs de Viviers (Les Hellys) est serrurier. Il a trouvé un emploi d'ajusteur au Creusot. Sa mère vient d'une famille huguenote du haut plateau ardéchois au pied du Mézenc.

Stanislas Dubois connaît une enfance ballottée entre de multiples lieux de résidence dans la région lyonnaise, suivant son père en quête de travail : Lyon, Givors, Saint-Etienne, l'Arbresle... Stanislas est encore jeune quand, à la suite d'une maladie, ce père meurt prématurément. Le remariage de sa mère avec un mineur de fond induit de nouveaux déménagements dans le bassin minier de Saint-Etienne, jusqu'à ce qu'un oncle paternel, établi aux Hellys, près de Viviers, le recueille et lui fasse donner un peu d'instruction.

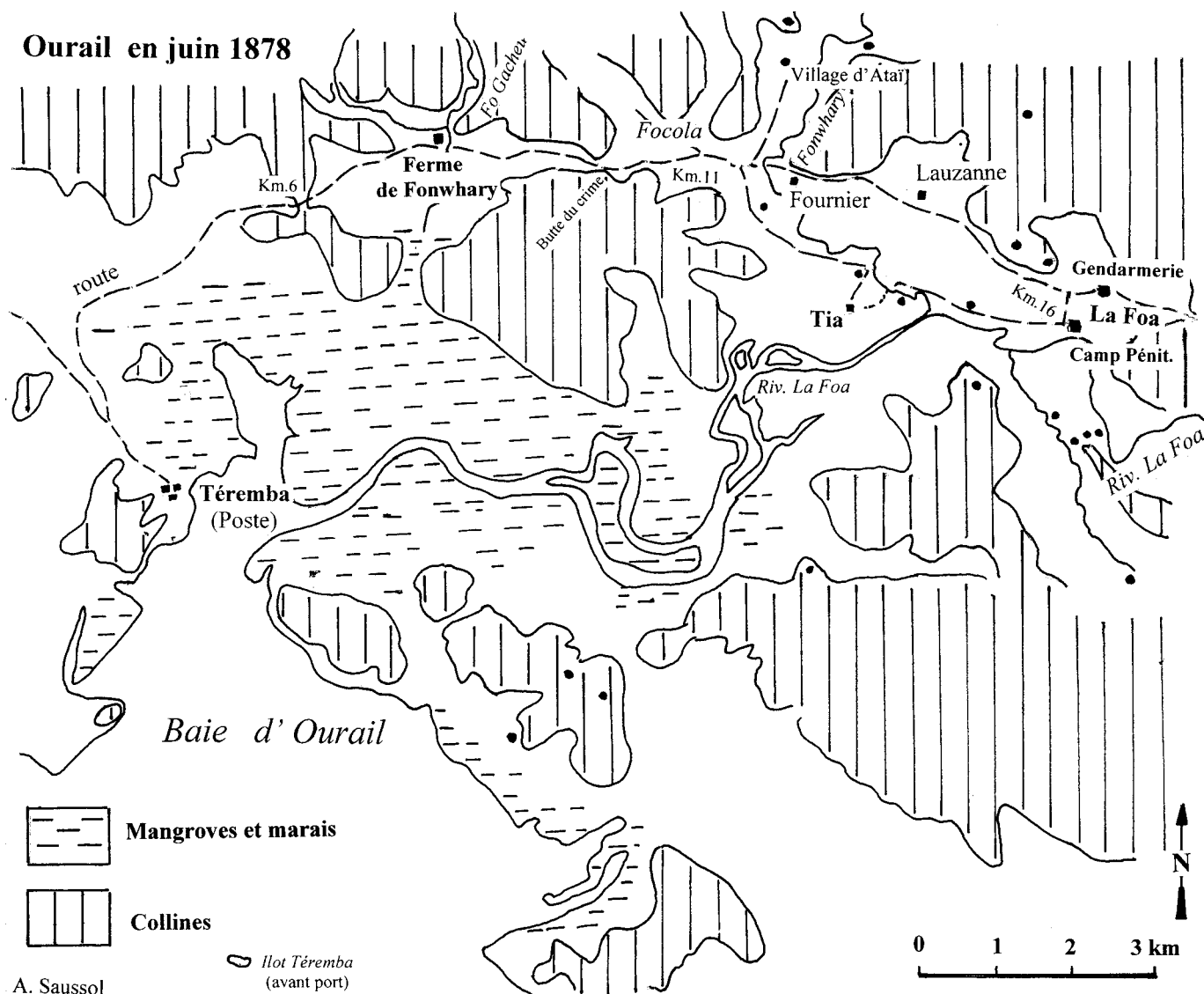
A 16 ans, alors qu'éclate la guerre de 1870, patriote, le jeune Stanislas fugue pour s'engager. La défaite ne lui en laisse pas le temps. Il parviendra toutefois à signer pour dix ans dans l'infanterie de marine (qui vient de s'illustrer au combat de Bazeilles). C'est ainsi qu'à la Toussaint de 1876, il embarque à bord de *La Loire* à destination de la Nouvelle-Calédonie. Début mai, il débarque à Nouméa.

Il y a un an qu'il est dans l'île quand éclate l'insurrection kanak. Celle-ci le surprend alors qu'il est affecté comme caporal à la garnison de Téremba. Autant dire qu'il se trouve aux premières loges.

LE PAYS D'OURAIL EN JUIN 1878

Téremba, au bord de la baie d'Ourail (alors orthographié Uarai), à l'embouchure de la rivière la Foa est une ébauche de village administratif, perché sur un épaulement de flysch d'où la vue se dégage sur les environs. Créé en 1871, il est peuplé de militaires et de fonctionnaires et flanqué d'un camp de forçats. C'est un poste du front pionnier à 130 kilomètres de piste au nord de Nouméa. Les relations avec le chef-lieu se font surtout par mer, Téremba disposant d'un petit port. Il y a une caserne d'une trentaine de soldats, une église, un hôpital, une prison,

Ourail en juin 1878



Le pays d'Ourail en 1878 - Les points noirs situent les villages kanaks

un bureau de poste et du télégraphe, quelques ateliers avec des habitations éparses. C'est surtout le chef-lieu de l'arrondissement d'Ourail, où réside le lieutenant Vanauld, l'officier qui le commande et d'où il surveille les trois petits centres de colonisation installés dans l'intérieur du pays. Aux dires du commandant Rivière (1881) qui l'eut sous son commandement, *"Vanauld est un officier instruit et circonspect, prudent et résolu, il est le strict observateur des ordres qu'il reçoit. Il est le représentant, sévère, absolu mais toujours juste, de l'autorité à laquelle on doit obéir. Cela le fait un peu raide"*.

A Téremba, le sentiment de sécurité est tel que le poste n'est même pas fortifié. Les bâtiments se dispersent sans ordre ni plan sur la pelouse sèche qui coiffe le sommet de la colline.

Autour de l'établissement, dans la forêt claire de niaoulis (une sorte d'eucalyptus) se sont dispersés quelques éleveurs de bétail, la plupart du temps absentéistes qui laissent leurs "stations" à la garde de gérants, souvent d'anciens forçats libérés dans l'île.

La petite colonisation agricole est présente en trois endroits.

A Moindou, on a installé, sur de petites concessions au bord de la piste allant vers Bourail, des déportés de la Commune et des Alsaciens-Lorrains réfugiés de la défaite de 1870. On a voulu tenter là une expérience de colonisation mixte, moitié libre, moitié pénale, en mêlant des colons des deux origines. Mais ce centre, implanté sur des sols podzoliques pauvres, végète. De nombreux colons ont renoncé. En 1878 ce centre compte 230 habitants.

A huit kilomètres de Téremba sur la route vers La Foa, dans la petite vallée du ruisseau Fo Gacheu, l'administration pénitentiaire a installé les bâtiments d'un pénitencier agricole, sorte de ferme-école chargée de former les condamnés avant leur mise en concession. On l'appelle, improprement, "ferme de Fonwhary" ou même "Fonwhary" tout court. En réalité la rivière Fonwhary se trouve quatre kilomètres plus loin. Mais le domaine de la ferme s'étend jusque-là, d'où cette dénomination qui prête à confusion.

Sur ce territoire pénitentiaire, dans la petite vallée voisine de Focola et sur la rive gauche de la Fonwhary jusqu'à toucher le village d'Ataï, on a allotté la terre alluviale en petites parcelles parallèles de quatre ou cinq hectares pour y installer, parfois avec leur famille, d'anciens

forçats comme colons. Puis, avec le développement de cette colonisation pénale, le besoin de nouvelles terres d'alluvions a incité l'administration à étendre le domaine pénitentiaire plus loin vers l'est jusqu'à la rivière la Foa.

En 1877 on avait ainsi installé un camp de condamnés sur la colline de Tia et, en juin 1878, l'administration pénitentiaire venait d'établir ses premiers concessionnaires non loin de la gendarmerie et du camp pénitentiaire de La Foa, extension qui avait suivi le cantonnement des Kanaks et exacerbé leur mécontentement.

Telle est la physionomie du pays d'Ourail et de ses points d'appui coloniaux en juin 1878. A cette époque, les jours s'écoulaient, calmes et monotones, à Téremba dans un sentiment général de sécurité. Le 19 juin, un libéré, gérant de station, a bien été assassiné par des Kanaks entre La Foa et Bouloupari et on a arrêté quelques chefs pour les interroger. Mais on y voit un fait divers comme il s'en produit parfois. Une affaire de mari jaloux, ce colon s'étant mis en ménage avec deux femmes mélanésiennes. Après l'incarcération de plusieurs chefs de villages à La Foa et à Bouloupari, le pays avait retrouvé son calme.

C'est alors que, soudain, sans que nul ne l'ait vu venir, l'orage que l'on n'attendait pas éclate avec violence le 25 juin 1878. Ce jour-là, à l'aube, les gendarmes et de nombreux colons de La Foa, éleveurs ou concessionnaires, sont attaqués et tués, leurs maisons incendiées. Ainsi débute l'insurrection kanak et, avec elle, le témoignage de Stanislas Dubois.

LE TEMOIGNAGE DU CAPORAL DUBOIS

Ce témoignage a été écrit après les événements, alors que Stanislas Dubois était devenu sergent. Il reste succinct, se limitant à deux minces paquets de feuillets manuscrits : une courte relation (inachevée) de sa journée du 25 juin à Ourail et un autre paquet, plus fourni, de notations disjointes, d'apparence hétérogène, portant sur l'ensemble de l'insurrection. Ce second cahier semble nourri de ce que Dubois pouvait apprendre, au fil des jours, par la presse ou par la rumeur. Sans doute y a-t-il, sans qu'il le précise, quelques relations d'épisodes auxquels il a pu participer, comme cette expédition vers Bouloupari compromise par la mort du colonel Gally Passebosc. Mais d'une façon générale, il semblerait surtout qu'il rende compte de ce qu'on disait dans la troupe à propos de l'insurrection. Aussi ne se met-il pas en scène directement en tant qu'auteur. Cela n'exclut pas qu'il puisse ainsi apporter des informations utiles, parfois inédites, sur ces événements.

Dans cette note, on s'intéressera surtout au témoignage de Dubois sur sa journée du 25 juin à Ourail en montrant en quoi son récit, bien que succinct, s'avère précieux.

Parmi les nombreux événements qui se sont succédé à Téremba ce jour-là, l'un des moins connus était la tournée de sauvetage accomplie, au cœur du pays insurgé, par le sous-lieutenant Le Vaillant de Vaux-Martin. Le peu qu'on en savait tenait pour l'essentiel dans les quelques lignes élogieuses qu'y consacre le commandant Henri Rivière, futur héros du Tonkin, dans ses *Souvenirs de Nouvelle-Calédonie* : *“Vaux-Martin s'était admirablement conduit. Il n'avait que six soldats. Il en laissait deux avec quelques colons capables de se défendre à la maison de Mme F(ournier), au-delà de la Fonwhary et poussait avec les quatre autres jusqu'à La Foa, en plein pays d'insurrection.*

Là il recueillait des colons épars, en fuite déjà ou qui ne savaient rien de la révolte et le soir venu, après des courses incessantes, en réunissait et, par cela même, en sauvait quatre-vingt”.

C'est sur cette tournée mal connue que le témoignage du caporal Dubois apporte des informations inédites. Car s'il y a bien eu un rapport de Vaux-Martin, comme l'affirme Vanauld dans le sien, jusqu'à présent il n'a pas été retrouvé.

Tout commence donc à Téremba au matin du 25 juin 1878. Une journée de routine s'annonce marquée par la courte relâche que devrait faire à l'îlot Téremba, qui sert d'avant-port en baie d'Ourail, l'avis de guerre *La Vire*. Venant de Bourail, ce vaisseau doit ensuite poursuivre sa route vers Nouméa.

Il est à peine 8 h quand, par la route menant au poste, arrive précipitamment une calèche.

C'est la voiture du directeur de la ferme pénitentiaire de Fonwhary, Hayes. Celui-ci est porteur d'une inquiétante nouvelle. Un condamné, dépêché de La Foa jusqu'à sa ferme, lui a annoncé que la gendarmerie venait d'être attaquée par des Kanaks. Les gendarmes ainsi que des concessionnaires et des colons des environs auraient été tués.

Hayes est immédiatement reçu par le lieutenant Vanauld, commandant l'arrondissement. Ce dernier l'écoute attentivement. Il ne croit pas à une révolte générale que rien ne laissait prévoir, mais veut se rendre compte de la situation. Il ordonne donc au chef de détachement des troupes d'Ourail, le sous-lieutenant Le Vaillant de Vaux-Martin de se rendre immédiatement à La Foa, à seize kilomètres de là, avec vingt soldats prélevés sur la trentaine que compte la garnison.

Mais, pour gagner du temps et leur épargner de la fatigue, Hayes offre de prendre dans sa voiture quelques soldats jusqu'à la ferme, assurant, par là même, la sécurité de son retour. Vanauld dit alors à Vaux-Martin de n'emmener que cinq soldats et un caporal ainsi que le médecin du poste, Duliscouet. Lui-même le suivra un peu plus tard avec le reste du détachement.

EN ROUTE

Vaux-Martin se rend donc à la caserne. C'est là que commence le récit de Stanislas Dubois. Écoutons-le : *“Le 25 juin 1878 à 8 heures du matin nous fumes prévenus par le Directeur de La Fonwhary que les gendarmes de La Foa étaient assassinés par les canaques. De suite, Monsieur Levallant de Vaux-Martin chef de détachement des troupes d'Uarai (Ourail) entre à la caserne et commanda un caporal et 5 hommes d'Infanterie de marine pour aller jusqu'à La Foa voir ce qui s'était passé. Lui-même monta à cheval et ses six hommes dans la voiture du Directeur”.* Le caporal en question n'est autre que Stanislas Dubois qui va donc prendre part à l'équipée.

Grâce à lui on a quelques informations sur les menus incidents émaillant ce voyage. On sait ainsi qu'à deux cents mètres du poste ils ont croisé des guerriers kanaks paraissant aller au combat : *“Les sept hommes partirent aussitôt ; à peine avaient-ils fait 200 mètres du poste sur la route qui conduit de Uarai (Téremba) à La Foa que nous vîmes des bandes de canaques armés en guerre. Nous continuâmes néanmoins notre route. Monsieur le*

Major de Uarai avait rejoint M. Levaillant, les Canaques s'écartèrent de chaque côté de la route".

On peut déduire de cette notation plusieurs précisions. D'abord qu'on est parti tellement vite que le major, c'est-à-dire le médecin militaire, Duliscouet, a dû rejoindre les autres sur la route peu après leur sortie du poste. Et que, pour rattraper une calèche et un cavalier, c'est qu'il était lui-même à cheval.

C'est dans cet équipage qu'ils ont croisé "*des bandes*" de Kanaks avec leurs armes et probablement leurs visages noircis pour la guerre. Mais, au lieu de les attaquer, ces Kanaks s'écartent pour les laisser passer. Aussi cette étrange rencontre n'inquiète-t-elle pas Vaux-Martin qui, sachant le poste en éveil, poursuit sa route.

Vanauld qui partira une demi-heure plus tard (à 8 h 45) avec le reste du détachement, verra lui aussi "*un grand nombre de Canaques*" à cent mètres seulement du poste. Les mêmes que ceux aperçus par Vaux-Martin plus d'autres sans doute arrivés entre-temps dont des femmes. En voyant le lieutenant et sa troupe, ils accéléreront le pas, tournant brusquement à gauche vers les mangroves pour s'y évanouir. Vanauld les hêlera à deux reprises sans succès. Pour les tester tout en prévenant le poste, il fera tirer un coup de feu dans leur direction. Il s'agissait probablement d'une partie des rebelles de La Foa, massacreurs et incendiaires de l'aube, venus assaillir par surprise l'arsenal que constituait Téremba. De fait, le poste sera harcelé sans succès dans la matinée.

Revenons à Vaux-Martin et au caporal Dubois, toujours en marche vers la ferme de Fonwhary. Au bout de six kilomètres, venant en sens inverse sur la route, ils rencontrent "*la femme du Directeur (Hayes) et ses enfants qui fuyaient devant des milliers de Canaques*". Du moins c'est-ce qu'on leur dit car précise Dubois : "*Nous ne vîmes pas de Canaques. Il paraît qu'ils nous avaient aperçus les premiers et s'étaient enfuis de suite qu'ils nous avaient vus*". La ferme de Fonwhary n'étant qu'à deux kilomètres, "*nous continuâmes notre route en avant, emmenant la famille du Directeur avec nous*".

Ce passage appelle un commentaire au sujet de ces poursuivants Kanaks. Ont-ils réellement existé ou relèvent-ils de la rumeur et de l'auto-suggestion ? Que des Kanaks aient été aperçus est probable. Mais l'exagération de leur nombre est manifeste. Le pays en insurrection, ce matin-là, comptait à peine un millier d'habitants. Déduction faite des femmes, des enfants et des vieillards, il ne pouvait donc mobiliser plus de 300 à 400 guerriers, opérant dispersés par petites bandes. Si certaines, en quête d'aubaine ou longeant la piste vers Téremba, ont dû être vues, elles n'impliquaient pas des milliers d'hommes ni des centaines. Au plus quelques dizaines, courant la brousse en tenue de guerre, ce qui n'en était pas moins inquiétant.

LA FERME DE FONWHARY

Il est environ 10 h du matin quand la petite troupe atteint la ferme pénitentiaire. Elle avait mis près de deux heures pour couvrir les huit kilomètres depuis Téremba. La calèche surchargée n'était guère allée plus vite qu'un bon marcheur ; du moins le détachement était-il dispos.

A la ferme, "*la panique était au comble ; ici un condamné certifiait avoir vu les Canaques tuer d'autres*

condamnés autour de la ferme. Un autre prétendit avoir été poursuivi par les Canaques et une famille entière qui venait derrière lui, aurait été massacrée à trois kilomètres de là".

Au reçu de ces alarmantes nouvelles, n'écoutant que son courage, Vaux-Martin, outrepassant ses ordres, résolut de pousser jusqu'à La Foa, sans attendre le renfort amené par Vanauld, pour sauver ce qui pouvait l'être. "*Vaux-Martin, à vingt-sept ans avec sa moustache blonde est*", dira le commandant Rivière (1881), "*un de ces jeunes officiers impétueux, ardents, presque indisciplinés tant ils sont amoureux fous de l'initiative et de l'action. On doit les surveiller dans les circonstances ordinaires car ils les compromettent. Il ne faut les envoyer, en les livrant à eux-mêmes, qu'aux périls extrêmes. Ils en sortent.*"

Avant de reprendre sa route, le sous-lieutenant rédige une lettre pour Vanauld l'informant qu' "*il ne s'agissait pas d'une révolte partielle mais d'un massacre général*". Il charge un messenger, sans doute un condamné, de lui porter immédiatement ce billet. Vanauld reçoit le message alors qu'il n'est qu'à trois kilomètres de la ferme. Mais quand il arrive à Fo Gacheu, Vaux-Martin et sa petite troupe sont déjà repartis.

Vanauld renonce à le rattraper car, en approchant de la ferme, du haut d'une côte, il a vu, au loin, Téremba entouré de fumées. Peu après, un exprès envoyé du poste l'a rattrapé et prévenu que les Kanaks avaient attaqué Téremba et tenté de l'incendier. Inquiet pour ses arrières, le lieutenant ne s'attarda pas à la ferme. Pressé de faire demi-tour, il laissa au pénitencier de Fonwhary un sergent et une dizaine de soldats et, renonçant à rejoindre Vaux-Martin, reprit la piste en sens inverse. Les deux officiers ne se reverront qu'à la nuit.

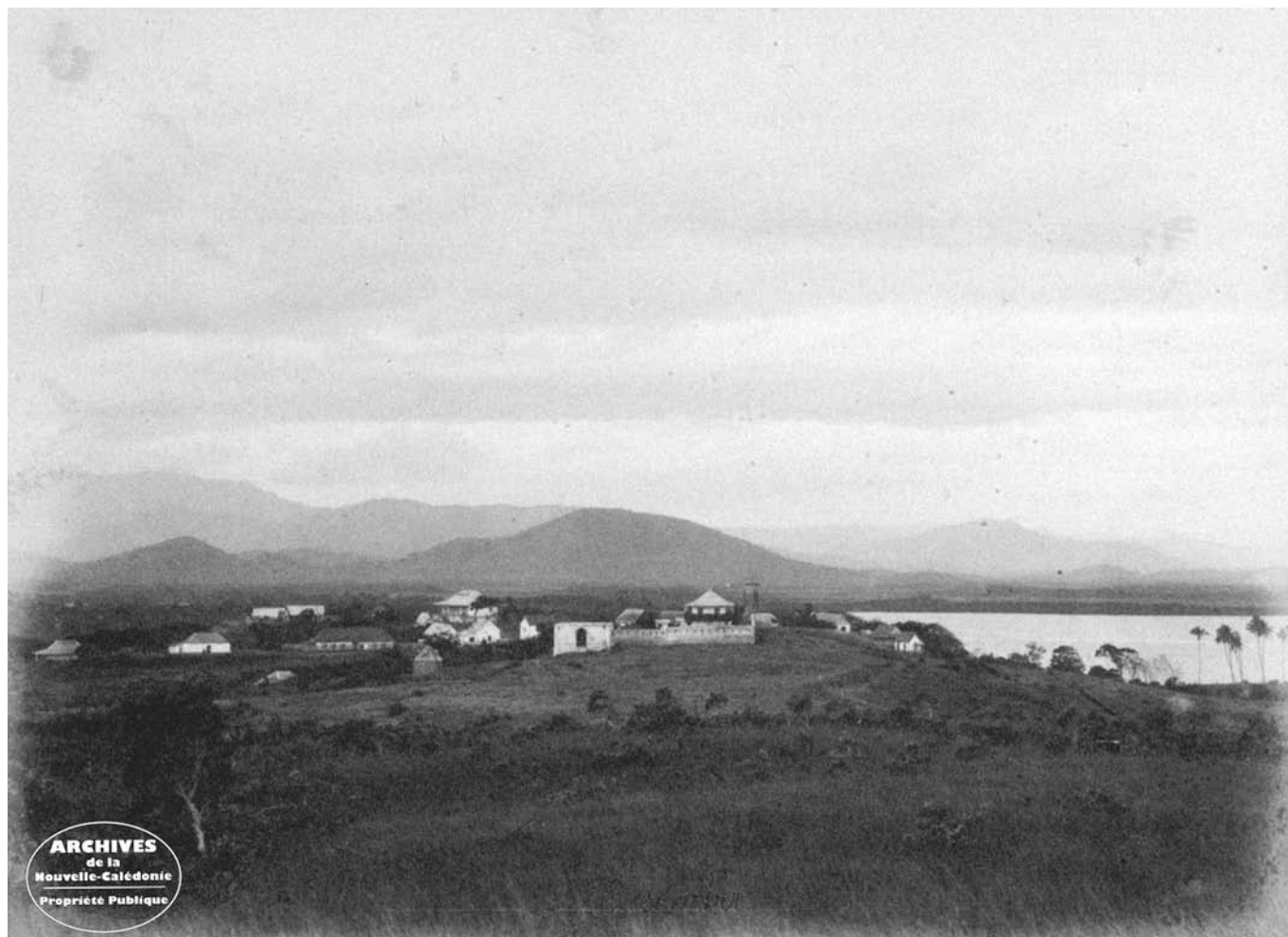
Vaux-Martin, ses six hommes et le médecin Duliscouet ont donc repris la route vers La Foa. La petite troupe s'est étoffée d'un guide, le libéré Chatenet, d'une charrette (probablement un char à bœufs) et de quelques condamnés pour ramener les blessés

Le caporal Dubois est toujours là qui détaille les précautions prises pour la marche : "*Nous primes nos dispositions en cas d'attaque ; voici l'ordre de marche : le caporal (Stanislas Dubois) et le soldat Edouard en tête ; à 15 mètres environ venait Monsieur Le Vaillant (Vaux-Martin) avec 3 soldats et un condamné nommé Chatenet, il nous servait de guide. A cinq ou six pas en arrière venait le soldat Mesclier. Nous pouvions attaquer l'ennemi, nous avions une avant-garde et une arrière-garde. Nous ne pouvions pas être surpris, mais nous pouvions les surprendre s'ils s'amusaient à piller les maisons dont ils avaient assassiné les maîtres*".

LE MASSACRE DE FOCOLA

En cet équipage, le détachement gravit la petite côte qui portera plus tard le nom de "Butte du crime" puis redescend dans la vallée du Focola où étaient établis quelques concessionnaires pénaux. Parvenus au bas de la pente, au onzième kilomètre depuis Téremba, on arrive à l'endroit désigné par un condamné comme le lieu du massacre.

Écoutons Dubois : "*D'abord nous ne voyons rien. Nous avons dépassé le chemin de Focola, centre des familles. Nous commençons à rire et à croire que ce condamné a voulu se moquer de nous. Mais notre joie ne fut pas de grande durée, car à peine avions-nous fait*



*Le poste de Téremba et le fond de la baie d'Ourail
(Collection Archives de la Nouvelle-Calédonie)*

deux cents mètres depuis le chemin de Focola, que nous aperçûmes au milieu du chemin, cinq cadavres : une femme, une demoiselle âgée de 16 ans et trois enfants en bas âge dont un tenait encore à la main une tablette de chocolat. Il y avait une mare de sang. Le sol était piétiné. A quelques mètres de là il y avait le cadavre du concessionnaire Duval au pied d'un niaouli. Enfin, dans les hautes herbes, encore un enfant. En tout sept cadavres”.

Vaux-Martin laisse là le major Duliscouet avec le char et quelques condamnés pour s'occuper des victimes et les ramener à la ferme puis repart vers La Foa, passe le gué sur la Fonwhary et, juste après, arrive devant la maison du concessionnaire Duval. Celui-ci travaillait à la ferme de Fo Gacheu. Ce matin du 25 juin, apprenant que l'on massacrait à La Foa, il était accouru pour rejoindre sa femme et ses deux enfants. Mais la mort l'avait surpris sur la route alors qu'il était presque arrivé, ce qu'ignorait sa famille.

Revenons au récit du caporal : *“La première maison que nous trouvâmes après la ferme de Fonwhary, ce fut la maison Duval. Madame Duval nous dit : - Heureusement que je sais mon mari à la Fonwhary, sans cela j'aurais eu peur pour lui. La pauvre femme ignorait que son mari était rayé du nombre des vivants”.* Il fallut lui apprendre la vérité. Du moins fut-elle sauvée par le détachement, elle et ses enfants.

LES HABITATIONS FOURNIER ET LAUZANNE

Un peu plus loin, le détachement arrive devant l'habitation Fournier dont les bâtiments de planches se dressent sur une élévation de terrain dominant la route du côté droit. Madame Fournier était une femme courageuse et distinguée, veuve d'un capitaine d'artillerie ancien commandant du pénitencier-dépôt de l'île Nou. Quelques années plus tôt, elle s'était installée sur cette concession qu'elle exploitait avec un libéré. Malgré l'approche de la cinquantaine, elle avait comme particularité de plaire à Ataï qui, étant son voisin, venait parfois s'asseoir sous sa véranda. Un jour, il lui avait même proposé le mariage. En vain. Mais cette sympathie du chef rebelle pouvant valoir une protection, rassurait la dame. Selon Dubois : *“On nous reçut très bien. Madame Fournier n'avait pas l'air de s'alarmer beaucoup”.*

Le sous-lieutenant réunit là quelques colons en état de se défendre et leur laisse deux soldats pour constituer un point de résistance où d'éventuels fugitifs pourraient trouver refuge. C'est donc avec quatre soldats seulement, parmi lesquels notre caporal et peut-être Châtenet avec quelques condamnés, qu'il poursuit sa route jusque chez Lauzanne.

Lauzanne est un ancien surveillant-chef du bagne, retiré à Nili avec son épouse et quelques employés. Il est en mauvais termes avec Ataï à qui il a refusé la vente d'un fusil.

Ce colon avait été le premier informé des massacres par des rescapés de La Foa. Mais il ne s'en était pas trop inquiété. C'est de chez lui qu'était parti le condamné qui avait prévenu Hayes à la ferme Fonwhary. Paradoxalement, au cœur du pays insurgé, sur l'habitation Lauzanne, la matinée s'était écoulée sans encombre, passée à attendre d'en savoir plus. Plusieurs concessionnaires des environs étaient venus s'y regrouper. Aussi y avait-il du monde et l'ancien militaire avait-il organisé la défense de son habitation.

Il n'est plus très loin de midi quand Vaux-Martin arrive à Nili. Il y trouve *“environ une vingtaine de personnes dont une dizaine d'hommes plus ou moins armés. De suite que le cri « Voilà la troupe ! » se fit entendre, nous vîmes se mouvoir tout ce monde qui s'empressait de venir à notre devant. Ils avaient formé de petits postes ; enfin, ils étaient gardés militairement”*. Aussi ne s'attarde-t-on pas : *“Nous partîmes en laissant tout ce monde se défendre à leur manière, en leur promettant un prompt secours en cas d'attaque”* (S. Dubois 1878). La gendarmerie de La Foa, but de l'expédition, n'était plus qu'à deux kilomètres et demi, l'affaire d'une demi-heure.

LA FOA : DE LA GENDARMERIE AU CAMP PENITENTIAIRE

On ne savait rien de ce qui s'était passé à La Foa depuis l'aube. Le témoignage du caporal constitue le seul document indiquant ce qu'y découvrirent les Européens quelques heures après l'attaque du poste. Aussi laissons-lui la parole :

“Notre but était d'aller à la Foa nous assurer si c'était réellement vrai que les gendarmes étaient assassinés comme on nous l'avait dit à Téremba. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la Foa. Hélas, on ne nous avait que trop dit la vérité. Un spectacle des plus émouvants s'offrit à nos regards dans la salle à manger. Le brigadier gisait dans son sang ; un peu plus loin étaient étendus les autres gendarmes. Devant le poste, étendu, le condamné qui les servait” (S. Dubois 1878).

On pouvait s'attendre à cette vision en l'imaginant dans un contexte d'immobilité pesante, de silence et de mort, une fois passé le torrent de révolte, tel le calme après la tempête. Il n'en fut rien. La suite du récit, inattendue, révèle une scène surréaliste d'ivrognerie qu'on aurait eu peine à imaginer :

“Nous trouvâmes là une cinquantaine de condamnés dont la plupart étaient ivres. Monsieur Levaillant fit mettre un factionnaire à la porte de la cave pour empêcher les condamnés d'entrer. Pendant ce temps-là, Monsieur Magnac (1) et le caporal Dubois visitaient les malles et armoires (de la gendarmerie), pour voir s'ils ne trouvaient pas d'armes ou de munitions. Après de nombreuses recherches nous fûmes convaincus qu'elles avaient été soustraites par les Canaques. Nous ne trouvâmes qu'une cartouche et un revolver”.

“De retour dans la cour, nous enfonçâmes les pièces de vin, ainsi qu'un petit baril de tafia (rhum) qui se trouvait dans les caves. Le vin coulait sur la route. Nous fûmes

encore obligés de briser plusieurs bouteilles pleines pour empêcher les condamnés de boire au milieu du chemin. Après avoir réuni toute cette bande d'ivrognes, nous nous mîmes en route pour aller à la cambuse de La Foa” (S. Dubois 1878).

Il faut préciser qu'à cette époque La Foa n'était pas un village mais un simple lieu-dit formé de deux points séparés par huit cents mètres de brousse : la gendarmerie et le camp pénitentiaire. Après la gendarmerie, sans prendre le temps d'enterrer les corps, s'agissant d'abord de sauver les vivants, c'est vers ce dernier (en redoutant d'autres scènes d'ivrognerie à la cambuse du camp) que se hâte le détachement.

La distance est couverte en quelques minutes. Ici, contrairement à la gendarmerie, pas de spectacle d'ivrognerie. Les surveillants militaires sont là pour assurer un semblant d'ordre. On voit d'emblée que le camp a été attaqué. Il y a de nombreuses victimes.

“A notre arrivée même spectacle, nous trouvâmes des cadavres de tous côtés. Ici c'était un condamné mutilé d'un coup de hache, pourtant il n'était pas mort. Nous nous empressâmes de lui donner les premiers soins.”

“Les deux surveillants militaires, Lefèvre et Rippot, chargés des condamnés de La Foa, à la première nouvelle de l'insurrection avaient réuni le plus de monde possible ; ils s'étaient défendus vaillamment. Il est vrai que c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire.”

“Notre premier soin après avoir vu la situation, fut d'armer les condamnés de tout ce qui pouvait servir d'armes, faux, haches, lames de couteau emmanchées au bout d'une perche, ce qui représentait nos bataillons républicains de 89, marchant à l'ennemi sans souliers, sans chapeau, beaucoup n'avaient pas de chemise” (S. Dubois 1878).

C'est alors qu'arrive au camp un visiteur inattendu : le gendarme Séjourné de la brigade de Bouloupari. Il vient de couvrir seul, à cheval, les quarante kilomètres séparant La Foa de Bouloupari, sans se douter que le pays qu'il traversait était en insurrection. Il ne l'a su qu'en arrivant à la gendarmerie de La Foa et en découvrant les corps de ses collègues assassinés. Il a alors rallié le camp pénitentiaire. Il est autour de 13 h. Vaux-Martin le laisse poursuivre son chemin vers Téremba. Vers 13 h 30 il passera chez Lauzanne.

Avant de repartir Vaux-Martin laisse sa troupe, à jeun depuis le matin, avaler un casse-croûte *“de pain et de viande en conserve”*.

Ce déjeuner est vite expédié.

On sait qu'en début d'après-midi deux surveillants, Lefebvre et Mercury, armés de chassepots, ont quitté le camp de La Foa, mais on ignore dans quel contexte. Sont-ils partis sur ordre de Vaux-Martin pour voir comment tournaient les choses chez Lauzanne et pour visiter au passage quelques concessions ? Peut-être. Le fait est qu'ils sont passés chez Lauzanne où ils ont tiré sur un Kanak

1. Il s'agit très probablement du surveillant-militaire Dougnac qui était affecté au pénitencier de Fonwhary. Comment se trouvait-il là ? Il se pourrait qu'il soit venu de la ferme, dans la matinée, pour aller aux nouvelles et qu'il ait poussé jusque chez Lauzanne d'où il aurait pu, sur réquisition de Vaux-Martin, se joindre au détachement pour l'accompagner à La Foa.

qui s'enfuyait. Ensuite, leur trace se perd ; ils pourraient être revenus à La Foa comme le laisse supposer la suite du récit de Dubois.

Vaux-Martin rassemble tous ceux qui se pressent sur l'aire du camp pénitentiaire : il y a là des condamnés mais aussi des concessionnaires, certains avec femme et enfants. Parmi eux, des blessés trouvés sur place ou sur les concessions voisines. On a retrouvé la lettre d'un certain Chapitel, ancien condamné, que sa femme avait rejoint

d'évacuer l'habitation et de se replier tous sur la ferme de Fo Gacheu.

L'habitation de la veuve Fournier avait été abandonnée plus tôt dans la journée (peut-être pour un regroupement chez Lauzanne). Quand Vanauld y passe, aux alentours de 17 h, elle est vide.

De tous ces mouvements les notes du caporal Dubois ne disent mot. Peut-être n'en sut-il rien, étant trop occupé avec les rescapés.



Photo prise à La Foa en mai 1874 par Hughan (Collection Archives de la Nouvelle-Calédonie)

Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, il ne s'agit pas de la gendarmerie attaquée le 25 juin 1878, mais du poste des surveillants militaires du camp pénitentiaire voisin. Lui aussi fut attaqué ce jour-là mais résista.

La photo traduit le dénuement de ces postes administratifs du front pionnier, sans protection, sous le regard des Kanaks des environs venus en quête d'aubaine.

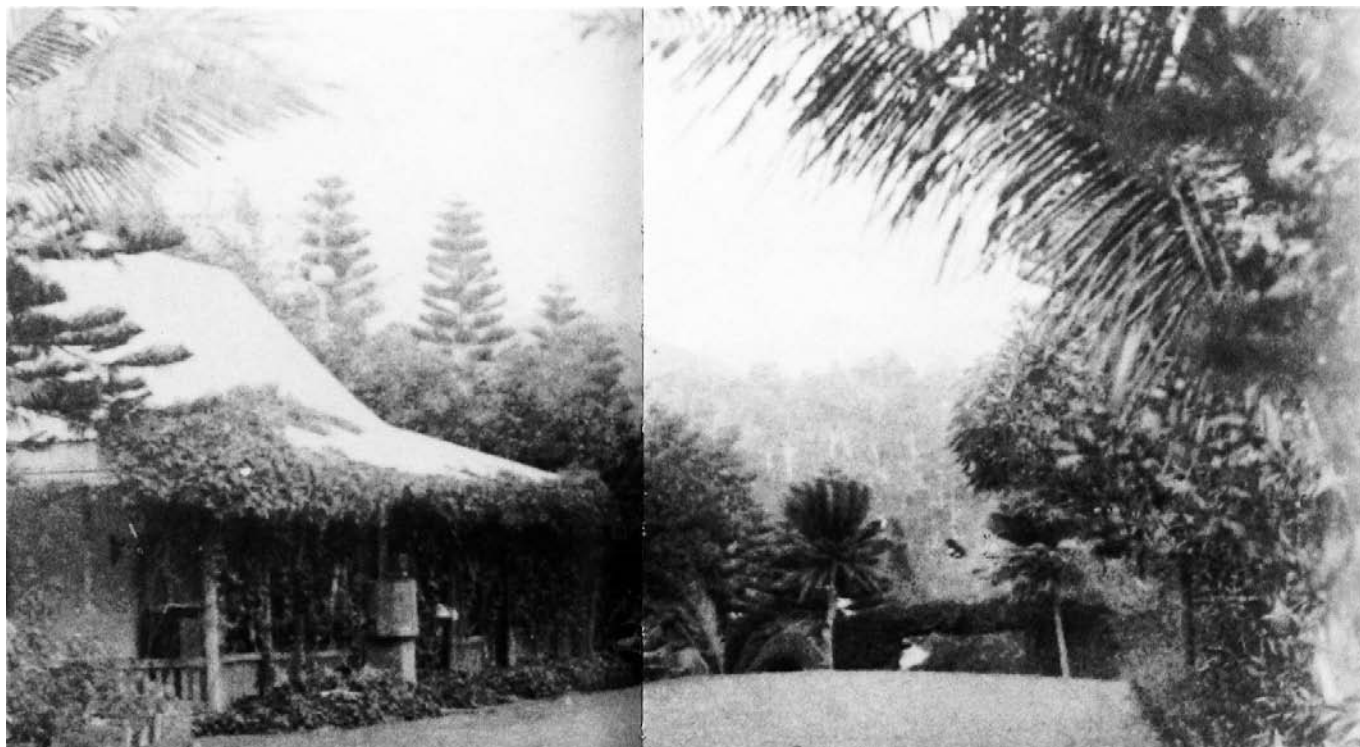
et qui était installé comme cordonnier. Il dit avoir reçu ce jour-là, comme ses voisins, la visite de deux surveillants militaires lui disant d'abandonner la concession pour suivre la troupe de Vaux-Martin. A sa demande de rester sur place pour défendre ses biens, répondit l'ordre de quitter immédiatement les lieux sans rien emporter assorti de la promesse que ses pertes seraient ultérieurement indemnisées.

Avant de partir Vaux-Martin dépêche le surveillant Dougnac vers Fonwhary pour informer Vanauld qu'il va regagner la ferme en passant par Tia. Ce surveillant rencontrera Vanauld et son détachement en fin d'après-midi, pas très loin du gué de la Fonwhary. Ce dernier rebrousse alors chemin vers la ferme après avoir envoyé le surveillant chez Lauzanne pour transmettre l'ordre

LE RETOUR PAR TIA

Revenons au camp de La Foa, que Vaux-Martin se prépare à quitter. Il est bien au-delà de 3 h dans l'après-midi quand l'officier met ses gens en ordre de marche.

La colonne formée du petit groupe de soldats et de tous les rescapés de La Foa, s'ébranle par la route de Tia au bord de laquelle se trouvent quelques concessions qu'on compte visiter et évacuer. Parmi elles le cas, évoqué par J. Delathière, du concessionnaire corse Marinacce installé au bord du chemin conduisant au débarcadère de La Foa avec sa femme et ses enfants venus le rejoindre. Blessé à la poitrine avec un de ses fils touché à la tempe, il sera secouru et évacué par le détachement de Vaux-Martin.



*L'habitation du directeur de la ferme de Fonwhary vers 1880
(Archives de la Nouvelle-Calédonie - Photo reprise de J. Delathière, Ils ont créé La Foa, 2001)*

Devant la maison à véranda, un terre-plein gazonné. Sur la droite commence le jardin dont on aperçoit la végétation plus dense. Dans ce jardin, à trente mètres face à la maison mais hors du champ de l'image, se trouvait le kiosque servant de salle à manger. C'est là dans ce décor que, sous une pluie battante, se passa la nuit "terrible" du 25 au 26 juin 1878.

Reprenons le récit de Stanislas Dubois :

"Nous avons alors augmenté notre petit corps d'armée de trois surveillants militaires dont deux armés de chassepots et le troisième de son revolver seulement" (2) ; "Nous avions environ une centaine de personnes, tant hommes que femmes et enfants et parmi ce nombre, une dizaine de blessés".

Du camp de La Foa à Tia il n'y a que deux kilomètres. Mais la marche avec des blessés dans des chariots tirés par des bœufs dut être lente. La nuit tombait quand on arriva sur la colline où se perchait la ferme de Tia. En ce mois d'hiver, il était donc entre 17 h et 17 h 30.

"Il fait presque nuit. Nous avançons avec précaution ; pas de lumière. Seraient-ils tous morts ? Nous étions là de nos réflexions lorsque le cri « Qui vive » retentit à nos oreilles. « Troupe » répondirent nous tous ensemble" (S. Dubois 1878).

On ne saura jamais ce qui s'est passé à Tia ce 25 juin 1878. Sur ces derniers mots, en effet, s'arrête brusquement le récit inachevé de la rude journée du caporal.

La ferme de Tia, où devaient se trouver une douzaine de personnes, a-t-elle subi une attaque dans la journée ?

Aucun autre témoignage ne le mentionne. Ses condamnés étaient sur leur garde comme le montre l'interjection qui a accueilli la troupe. Ainsi ont-ils pu se joindre à la colonne et regagner avec elle la ferme de Fonwhary.

EPILOGUE

C'est un convoi hétéroclite de 117 rescapés, saufs et blessés confondus, qui, par une nuit d'encre, sous un ciel zébré d'éclairs, parcourut les sept derniers kilomètres séparant la ferme de Tia de celle de Fonwhary. On y arrivait peu après 19 h. Vaux-Martin retrouvait le lieutenant Vanauld et son détachement (revenus de Téremba dans l'après-midi), pour une pénible nuit de bivouac et d'angoisse sous les frondaisons de la ferme. Vanauld ne semble pas avoir fait grief au sous-lieutenant de sa désobéissance, lui qui, plus tard, écrira dans son rapport : *"M. de Vaux-Martin s'est particulièrement distingué dans cette circonstance. Il a su communiquer son entrain, son dévouement et son courage à ceux qui l'entouraient. Si téméraire qu'ait été son entreprise, il y a lieu de l'en féliciter en raison du résultat acquis"* (Vanauld 1878).

Pour l'heure, les deux officiers disposent ensemble de vingt-six soldats, dont huit matelots, harassés par les marches continues, et des cinq gendarmes, ex-

2. Il doit s'agir de Lefebvre, Rippault et Mercury, ce qui impliquerait que Lefebvre et Mercury soient revenus à La Foa, après leur passage chez Lauzanne.

gendarmes et surveillants militaires qui ont fait la route à cheval. En tout une trentaine d'hommes armés, fiables, auxquels s'ajoutent les plus valides d'une piétaille de condamnés ou de libérés, épuisés, choqués, armés, pour certains, d'outils agricoles ou de sabres d'abattis. Si le nombre de ces combattants potentiels peut faire illusion, Vanauld sait que la capacité de résistance de cette masse de réfugiés, à jeun depuis la veille, apeurée, démoralisée, au bord de la panique, est très faible. Et puis il y a ceux à protéger, femmes, enfants ou blessés.

Le lieutenant groupe tout ce monde dans l'enceinte du jardin du directeur. Femmes et enfants de concessionnaires ainsi que les blessés sont rassemblés dans le kiosque servant habituellement de salle à manger.

On présume que les trois pièces de la maison du directeur ont dû être affectées aux officiers et aux dames "de condition" que représentent pour la société locale, peu encline à mélanger les torchons et les serviettes, la veuve Fournier et, à un moindre degré, l'épouse Lauzanne. Dehors, le long du rempart symbolique formé par la barrière du jardin, soldats et surveillants forment une double ligne de protection allant du kiosque à l'habitation. En alternance, la moitié des hommes se repose assis tandis que l'autre moitié veille debout. A chaque alerte, tous prennent les armes pour exécuter des feux de couverture du côté d'où vient le bruit. On tire alors à l'aveuglette, dans la nuit noire, pour dissuader d'éventuels assaillants d'approcher.

Vers 9 h du soir, l'orage que l'on sentait venir se déchaîne avec fureur. Tout y est : du vent, des éclairs, des trombes d'eau. Il pleuvra toute la nuit sur les hommes trempés et transis. "*Nuit terrible*", écrira Vanauld, "*où nous avons tout à craindre des Canaques qui ne pouvaient trouver une occasion plus favorable de nous détruire*" (Vanauld 1878).

Mais les insurgés ne se montrent pas. Au bout d'une attente interminable, l'aube blafarde pointe enfin. Avec elle la pluie cesse. Il faut quitter ce piège au plus vite. Vanauld organise le convoi. Dès 6 h, la colonne s'ébranle, les cavaliers devant, en éclaireurs. La route est devenue une fondrière. On avance lentement au rythme cahotant des chariots, en se gardant des embuscades aux passages boisés. On mettra deux heures et demie pour couvrir, sans incident, les huit kilomètres séparant Fo Gacheu de Téremba.

Le mot de la fin revient au capitaine de vaisseau Rivière, commandant de *La Vire* dont le passage en Baie d'Ourail était attendu. Lors de sa relâche à l'îlot Téremba, on l'avait informé de la tentative d'attaque contre le poste. Aussi ce 25 juin, avait-il débarqué avec ses fusiliers-marins et pris le commandement des opérations. C'est lui qui accueille la colonne à son retour. Dans ses *Souvenirs*, il relate ainsi son arrivée :

"L'orage se dissipa ; un soleil éclatant revint avec le jour. A huit heures du matin, le 26 juin, le lieutenant Vanauld et sa petite troupe de seize hommes rentra à Téremba. Mes huit marins étaient écrasés de fatigue mais tout joyeux de cette bonne aubaine. Je les revis avec plaisir. J'avais eu quelque inquiétude pour eux. Vanauld avait rallié le sous-lieutenant Vaux-Martin. Tous deux avaient passé la nuit à la Fonwhary".

A présent, il importe de mettre le poste à l'abri dans l'éventualité d'une nouvelle attaque :

"Vanauld, poursuit Rivière, me propose d'entourer tout le camp d'une palissade et j'accepte. On jette immédiatement à l'oeuvre les soldats, les marins, les colons, les déportés et les condamnés. Les niaoulis et les bancouliers tombent de toutes parts sous la hache. Les fossés qui les recevront se creusent. En quelques heures la palissade est déjà debout sur un certain espace" (H. Rivière 1881).

Surtout, ce 26 juin 1878, Téremba attend les renforts de Nouméa que doit amener le colonel Gally-Passebosc. Pour l'heure, l'ensemble du pays d'Ourail, vidé de ses Européens, est abandonné aux insurgés qui continuent de piller et d'incendier. Mais cet abandon se veut provisoire ; déjà se prépare la riposte.

Bien que succinct, le récit du caporal Dubois s'avère précieux à plus d'un titre. D'abord il informe sur ce qui s'est effectivement passé à La Foa ce jour fatidique. Surtout, en donnant un continuum sur cette journée, il permet de caler chronologiquement les bribes d'informations éparses, disjointes, glanées auprès d'autres témoins, donc de reconstituer avec une bonne crédibilité le scénario de cette équipée jusque-là mal connue. C'est ce qui a été tenté dans cette note.

Il apporte par ses détails, un éclairage nouveau sur certains événements. Par exemple cette scène difficilement imaginable, d'ivrognerie à la gendarmerie de La Foa avec ces forçats improbables, surgis on ne sait d'où (du camp voisin, des cabanes de cantonniers jalonnant les routes ?), croyant trouver refuge auprès des gendarmes mais qui, survenant après les massacres, n'ont trouvé que la saoulerie pour exorciser leur frousse et leur désarroi.

Il confirme aussi, ce que laissait pressentir cet autre épisode surréaliste que fut la chevauchée du gendarme Séjourné, le fait qu'après les massacres du matin, les rebelles se soient évaporés des zones des massacres initiaux. Pour aller où ? A Téremba, pour certains, ceux d'Ataï, mener la tentative d'assaut déjà évoquée contre le poste ? A Popidéry pour d'autres, ceux de Naïna par exemple, pour s'en prendre à la station de Coutouly ? D'aucuns ont pu se réfugier dans les montagnes ou les brousses côtières pour y mettre leur butin à l'abri. Une chose est sûre : dans l'après-midi du 25 juin le pays d'Ourail paraît vidé de ses insurgés. Il s'avère même si calme qu'on est étonné de voir les Européens y circuler, seuls ou en très petit nombre, avec précaution, mais sans difficulté. Ce constat s'avère conforme à la conception Kanak de la guerre, pulsion de violence extrême vite assouvie contrastant avec la guerre méthodique, froide, durable, implacable, de la pratique européenne.

Enfin le récit du caporal s'avère à certains moments suffisamment détaillé pour permettre la localisation précise de certains événements. Ainsi le lieu du massacre de Focola. Une tradition locale voudrait qu'il se soit produit au sommet du petit col nommé (pour cette raison pensait-on) "Butte du crime". Dubois révèle qu'il eut lieu dans la vallée, au bas du col, à 200 mètres à l'ouest de l'embranchement de la route territoriale et de la route de Focola. Cette précision peut, de prime abord, sembler anodine. Mais en repérant ainsi les lieux de mémoire, elle inscrit l'histoire dans l'espace. Elle donne du sens à cet espace et une épaisseur au paysage auquel elle confère un contenu. Elle fournit l'occasion de transmettre une tradition, de mettre en scène un passé dramatique riche du message qu'il délivre.

